

LES MÉTHODES TERRORISTES



Xavier Raufer ; cl. J.-L. Charmet

On le sait, le terrorisme est aujourd'hui un problème majeur. Avec Xavier Raufer, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, nous avons voulu en savoir plus sur l'histoire des terroristes et sur leurs méthodes. Selon lui, tout repose actuellement sur deux modèles issus du XIX^e siècle, celui des nationalistes irlandais et celui des populistes russes.

L'Histoire : Votre carrière, Xavier Raufer, est peu commune. En 1963, adolescent, vous militez du côté d'une extrême droite plutôt violente. Vingt ans plus tard, vous voilà sociologue, spécialiste de la violence et du terrorisme. Vous enseignez à l'École des hautes études commerciales et dans les écoles militaires. Vous conseillez plusieurs grandes entreprises sur les risques toujours plus grands (attentats, chantages politico-terroristes, etc.) qu'elles courent de par le monde. Enfin, vous publiez régulièrement des livres très documentés sur ces thèmes...

Xavier Raufer : Présentée sous cette forme condensée, oui, une telle évolution peut surprendre. En fait, si on la resitue dans le temps, une logique s'en dégage. Je vais tenter de la faire apparaître.

Très jeune — j'avais seize ans —, j'ai adhéré à un groupe d'extrême droite qui ne répugnait pas à la violence. C'était l'époque de la guerre du Vietnam. J'ai même participé — par discipline plus que par goût personnel — à des actions « dures », contre une ambassade par exemple. Et puis il y a eu 1968 et ce refus de la montée vers l'irréparable, de la « militarisation », du basculement de la violence symbolique dans la violence homicide. J'ai alors constaté que la logique groupusculaire ne

menait nulle part et j'ai décroché. J'ai repris mes études et me suis vu proposer, en 1971, un emploi à l'Institut d'histoire sociale¹. C'était — c'est toujours — un lieu extraordinaire où, entre une bibliothèque unique et des personnalités extraordinaires comme Boris Souvarine², j'ai énormément appris ; où j'ai pu me défaire des aspects bornés et rigides que confère inévitablement un parcours militant.

C'est là que j'ai appris à aller aux sources originales, à les décoder, à anticiper, à partir des textes, des événements. J'ai pu y constater l'invariance des constructions fondées sur le marxisme-léninisme, et l'infinie capacité des démocraties, en Europe et ailleurs, à tomber, vingt fois, cent fois, dans les pièges que ces structures leur tendent. Humainement — j'aimerais dire cela sans paraître ridicule —, j'ai acquis dans cet environnement le goût du dialogue. J'y ai appris à être tolérant.

Nous collationnions pour la bibliothèque des bulletins, journaux, brochures de nombreux groupes de sensibilité révolutionnaire. Quand j'ai vu que certains de ces groupes s'engageaient, à nos frontières, dans la voie que nous, ex-militants extrémistes de la France des « sixties », avions rejetée, je me suis senti troublé mais passionné : comment peut-

on se trouver, à un moment donné, dans un tel engrenage, « dans la seringue », comme on dit ? Qu'est-ce qui faisait qu'on se cabrait, qu'on se trouvait happé dans la machine ? Comment prenait-on conscience d'une différence non plus de degré mais de nature entre tel acte militant et tel autre acte militaire, qu'un cheveu, pourtant, séparait ?

Il m'est vite apparu que la méthode de raisonnement qui avait permis à Boris Souvarine de souligner, quatre mois avant sa ratification, l'aspect inéluctable d'un pacte germano-soviétique s'appliquait bien à des groupes frottés pour la plupart d'un léninisme grossier. La possession d'un tel outil et l'accès aux bonnes sources me permirent d'acquérir la certitude que la France entraînait, en 1981, dans une période de péril terroriste. J'ai convaincu un éditeur de courir le risque d'un livre sur le sujet. Vingt personnes consultées — journalistes, hommes politiques, policiers, et pas tous proches du gouvernement, croyez-moi — m'ont cru fou. Le livre (*Terrorisme, maintenant la France ?*) est sorti de l'imprimerie le jour de l'attentat de la rue Marbeuf, au printemps 1982. Et voilà.

L'Histoire : Notre première question pourrait donc porter sur le passage à l'acte. Décide-t-on

froidement, un beau jour, de devenir terroriste ?

Xavier Raufer : C'est bien sûr un choix, mais il ne se pose pas en des termes aussi tranchés. Les idéologies qui s'accommodent de l'usage du terrorisme — lequel, soulignons-le, n'est qu'une *méthodologie* —, amortissent considérablement la rudesse du choix. Révolutionnaires, extrémistes divers, nationalistes, fanatiques religieux, tous ont leurs « trucs » pour répandre autour du fait brutal une brume lénifiante. Un exemple : en Italie, pour les Brigades rouges, passer du tir dans les jambes à l'assassinat pur et simple revient à « redresser le tir ». Simple question de géométrie dans l'espace, légère variation d'angle...

Le passage à l'acte

L'Histoire : Vous avez parlé des idéologies qui s'accommodent du terrorisme : sommes-nous en présence d'un lien de cause à effet ?

Xavier Raufer : Voilà un point très délicat. Distinguons, si vous le voulez bien, le processus psychologique conduisant au terrorisme de l'idéologie proprement dite. Des convictions extrémistes ne suffisent pas à faire de vous un terroriste. Le passage à l'acte se fait à partir d'un « cocktail » complexe dont voici les composantes : déstabilisation intellectuelle, désespoir et sentiment d'urgence.

Les périodes à forte activité terroriste sont toujours des époques où il y a pléthore d'intellectuels ratés et aigris : voyez — sans même parler du monde contemporain — l'Angleterre de Cromwell et la France révolutionnaire, d'où nous vient d'ailleurs le mot même de « terrorisme » en son sens originel, qui est celui du terrorisme d'État, dont la pratique diffère du tout au tout de celle du terrorisme d'opposition qui nous intéresse ici. Puis entre en jeu la composante désespoir : on se sent pris à la gorge : pas d'issue, plus d'horizon... Le sentiment d'être coincé, de ne pas être *reconnu*... « On » — l'impérialisme, l'État colonial, l'Occident corrompu — vous nie dans votre être même. Voyez les « *narodniki* » russes, les

militants de la Fraction armée rouge.

C'est en fin de compte l'urgence qui va rendre notre cocktail explosif. Un débousolement intellectuel peut, après tout, n'engendrer qu'aigreur et marginalisation. Le désespoir mène le plus souvent à la toxicomanie, au suicide. Pour que la voie terroriste devienne inéluctable, il faut que le sujet, préalablement convaincu politiquement ou fanatisé religieusement, soit emporté par un sentiment irrésistible : l'heure a sonné, le grand soir est là ; le sort du

monde se joue *maintenant*. Celui qui assassine l'ingénieur général Audran, en janvier 1985, vit dans la fanatique conviction qu'un holocauste nucléaire est imminent. Il lui faut bloquer la machine de guerre impérialiste, retarder l'effroyable échéance, de sorte que le « prolétariat des métropoles-impérialistes-capitalistes » ouvre les yeux, se ressaisisse et se joigne enfin au combat. L'inconvénient, dans ce cas, c'est que le fameux « prolétariat » est purement mythique. L'assassinat —



Photo de l'attentat d'Orly (15 juillet 1983), perpétré par un groupe d'Arméniens. Bilan : huit morts (cl. Gamma/Simonot).

et tous ceux qui lui succéderont — ne sera jamais suivi d'aucune insurrection. La conviction du terroriste en la toute-puissance de l'impérialisme en est accrue d'autant. C'est la causalité diabolique, version contemporaine.

Le terroriste n'est pas *fou* pour autant — je décris ici le type « communiste combattant », Brigades rouges, Action directe, etc. —, mais il est pathétiquement incapable de sortir d'une logique paranoïaque. Ce même cocktail peut, au reste, être dosé différemment pour les nationalistes ou les fanatiques religieux. Les pré-supposés idéologiques peuvent varier. Mais ces trois composantes sont, elles, invariables. Le cadre terroriste d'un mouvement chiïte et le cadre Brigades rouges arrivent, pour des raisons différentes, au même point.

Deux modèles

En revanche, le milieu porteur ne se constitue pas de la même manière dans tous les cas. C'est ici qu'interviennent les autres facteurs : la revendication sociale (avènement du prolétariat contre le complot homicide bourgeois), la revendication nationaliste (chasser l'Anglais) ou la revendication religieuse (venger la vraie foi bafouée). Sans ce milieu porteur, nous le verrons, les groupes armés ne peuvent agir.

L'Histoire : *On peut tout de même se demander pourquoi la conjonction de ces trois ingrédients : déstabilisation intellectuelle, désespoir et sentiment d'urgence, ne devient opératoire qu'à compter du XIX^e siècle ?*

Xavier Raufer : Il faut que le cocktail soit en situation. Il ne peut « prendre » que dans un monde où les communications — en particulier l'information — fonctionnent de façon efficace et accélérée. Le terroriste éprouve physiquement, d'une certaine manière, l'omniprésence impersonnelle de son adversaire dans les médias. Il veut ensuite, très logiquement, pouvoir faire sentir sa propre omniprésence, devenir, lui aussi, mondial. Ces conditions n'apparaissent qu'à partir de l'époque industrielle. Alors s'organise un terrorisme



Premier modèle d'organisation terroriste : les sociétés conspiratrices de la Russie tsariste, au XIX^e siècle (« Le grand-duc Serge tué par l'explosion d'une bombe », Le Petit journal ; cl. J.-L. Charmet).

proprement dit, suivant deux modèles immuables jusqu'à maintenant.

Le premier modèle est celui de la société secrète conspirative. Il prend corps en Russie tsariste, le jour où les structures traditionnelles du complot se trouvent remises en cause par l'extension de la société (cf. encadré « Les anges exterminateurs », p. 100). Jusqu'au XIX^e siècle complots et conspirations se pratiquent en milieu restreint. A partir des années 1850, les terroristes russes ont le sentiment de représenter non plus des idées mais le Peuple avec un grand P. La mise sur pied de l'Organisation de combat du parti socialiste révolutionnaire reste typique de ce genre de terrorisme. Il existe même un livre d'un orfèvre en

la matière : *Les Souvenirs d'un terroriste*, de Boris Savinkov, où l'on trouve exactement la méthode. A tel point que j'ai envoyé ce livre — réédité en 1982 — à un observateur italien de la lutte antiterroriste. Après l'avoir lu, il m'a dit : « Nous aurions gagné plusieurs années si nous l'avions connu plus tôt. »

L'Histoire : *Ce sont des recettes ?*

Xavier Raufer : Tout à fait. Un exemple : en 1900 Pétersbourg est une ville moderne, policée. Comment se « planquer » devant le domicile du ministre X que l'on veut assassiner sans se faire remarquer par la police ? Car pour assassiner il faut connaître l'emploi du temps de la « cible » et procéder à un certain nombre de repérages et de fila-



Second modèle d'organisation : le terrorisme d'armée secrète des groupes nationalistes irlandais —, celui d'une « nation sans État » (bureau de poste de Dublin, après les « Pâques sanglantes » de 1916 ; cl. J.-L. Charmet).

tures. Eh bien, Savinkov trouve l'idée : on infiltre les cochers de fiacre ! Que font ses émules romains du temps d'Aldo Moro ? Ils organisent toutes leurs planques en infiltrant les chauffeurs de taxis romains. Nous sommes ici face à la méthodologie terroriste typique : rustique, simple, étonnamment stable et, d'une certaine façon, peu inventive.

L'Histoire : *Alors, après les Russes, quel autre modèle ?*

Xavier Raufer : Celui que suivent, selon l'exemple de leur grand ancêtre irlandais, les groupes nationalistes et ceux que l'on définit aussi comme des « nations sans État » : le terrorisme d'armée secrète. Si le modèle de la société secrète — repris ensuite par le Komintern — est

adopté de façon spontanée, ou presque, par les révolutionnaires, les nationalistes, eux, sont fascinés par l'armée. Ici, pas de bureau politique, pas de direction stratégique, pas de cellules, mais un état-major, des brigades, des bataillons et autres unités de service actif. C'est dans cette mythologie que puisent des groupes comme l'IRA, bien sûr, mais aussi l'ETA militaire, le Front de libération nationale de la Corse et d'autres entités similaires.

Quand une structure terroriste est plantée par une direction stratégique, celle-ci a, en cas de victoire, vocation à devenir le bureau politique du parti dominant. C'est une structure de décision et d'analyse. Un terrorisme d'armée secrète repose, lui, sur un

état-major qui deviendra, en cas de victoire, l'armée nationale. L'état-major organise des opérations mais n'analyse en rien le contexte. Cette tâche revient, pour l'IRA, au Conseil de l'Armée.

L'Histoire : *Le premier terrorisme serait « de gauche », le second « de droite » ?*

Xavier Raufer : Les choses sont moins simples. Je pense qu'il faut distinguer, de façon plus efficace, deux terrorismes :

1. un terrorisme à objectifs finis, type IRA ou, jadis, l'Irgoun de Menahem Begin en Israël. Une fois l'objectif atteint, il se résorbe ;
2. un terrorisme eschatologique, idéologique. Lorsque les objectifs semblent à jamais impossibles, hors d'atteinte, la cible devient de plus en plus universelle. Un mouvement de libération nationale comme le Viet-minh, ayant toujours pu s'exprimer sur son terrain d'origine, ne s'est jamais internationalisé. A partir du moment où le terrain devient impraticable, où aucune solution ne se dégage, le basculement dans le terrorisme transnational est inévitable.

Privé de son terrain, ou persuadé que le terrain n'offre plus de solutions efficaces, le terroriste s'expatrie : soit que la police de son pays le poursuive (ainsi les Italiens ou les Allemands), soit qu'il veuille frapper les « vrais coupables » (ainsi certains Palestiniens). Du coup, le voici devenu rouage du terrorisme professionnel, sorte de mercenaire aux motivations idéologiques de plus en plus lointaines. Abou Nidal reste « fidèle » à sa cause anti-israélienne, mais il doit aussi rémunérer en nature — en attentats — ses employeurs successifs et donc perpétrer des crimes qui n'entrent pas directement dans le conflit israélo-arabe ; d'où les violences contre les Syriens pour le compte des Irakiens, ou inversement.

L'Histoire : *Mais le GAL en Pays Basque, les Escadrons de la mort et tous ces mouvements ?*

Xavier Raufer : Ce ne sont pas des organisations terroristes à proprement parler. Ils participent d'une théorie de l'équilibre de la terreur. Ce sont les États qui suscitent ces pseu-

dopodes extra-légaux par lesquels les dirigeants entendent répondre au terrorisme sans s'encombrer de formes. Le personnel agit sur ordre, recruté au coup par coup, souvent dans le milieu.

L'Histoire : *Cette seconde forme de terrorisme dont vous parlez : le terrorisme de la table rase, de type eschatologique, s'applique surtout, pour l'heure, au « chaudron de sorcière » du Moyen-Orient ?*

Xavier Raufer : Oui... d'implosion en implosion on a fini par assister à l'apparition d'un véritable « trou noir » — pour emprunter une image à l'astrophysique — dans le secteur du Liban. Les astronomes supposent qu'en ces trous noirs les lois de la physique n'ont plus cours, que tout y est possible ; la comparaison est bonne. C'est en ces lieux qu'on voit des néo-nazis s'entraîner sous l'égide de fractions palestiniennes dont on ne sait plus qui les manipule, avec des Arméniens qui mènent leur combat au nom de l'antifascisme. Une seule règle y est permanente : l'ennemi de mon ennemi est mon ami. A part cela, c'est la boxe thaïlandaise : tous les coups sont permis. Situation géographique, moyens de communication, traditions historiques, États fragiles divisés en féodalités rivales, présence de vastes zones où l'on échappe à tous contrôles, circulation libre et abondance d'armes, possibilités de formation — c'est important, les travaux pratiques —, bref un paradis pour guérilleros actifs ou potentiels.

Les États les plus divers les fournissent à tour de rôle en armes et finances, en échange de « services » le plus souvent meurtriers. Des groupes s'y sont constitués, qui finissent par offrir leurs services aux plus généreux, leur motivation initiale — libération de la Palestine, guerre sainte, vengeance du génocide de 1915 — finissant par n'être plus

1. L'Institut d'histoire sociale (15, avenue Raymond-Poincaré, 75016 Paris) publie la revue *Est et Ouest*.

2. Boris Souvarine : militant socialiste de la première heure, appelé par Lénine au secrétariat à cinq du Komintern. Rompt avec l'Internationale après la mort de Lénine. Auteur d'un prophétique *Staline* paru en 1938 ; critique intransigent du communisme et de l'Union soviétique. Il meurt à l'automne 1984, salué par l'intelligentsia, pour une fois unanime.

Les anges exterminateurs

« Je songe à ces «étudiants» à cheveux courts, à ces «lycéens» du terrorisme russe, pendus à dix-huit ans, passés directement et si naturellement des bancs du collège à l'état de lanceurs de bombes, et qui représentent somme tout une des trajectoires humaines les plus pures de ligne qu'il soit donné de rêver : celle d'une révolte absolument inconditionnelle.

« Une page des souvenirs du général de gardarmes Guérassimov, malgré l'abrutissement congénital de l'homme de police, porte témoignage en ce sens d'une manière d'autant plus probante qu'elle est parfaitement involontaire. «L'hôtel des Touristes dans la forêt», dont se préoccupe un moment l'Okhrana vers 1907, perdu dans l'étalement des feuilles des bouleaux et des trembles en pleine forêt carélienne, est un phalanstère édenique où vivent en commun des «étudiants» à peine sortis du lycée, et pour qui cette vie commune visiblement prolonge une fraternité idéale, un

«Bund» naïf né sur les bancs de l'école, amoureux de la poésie, de la musique et des pique-nique au bord des lacs, mais qui chaque semaine prennent le train pour Pétersbourg, les valises bien garnies de dynamite. Il y a dans cette évocation une touche de fulgurante poésie qui va jusqu'à percer les brumes dont s'environne le cerveau épais du mouchard. Ces coupes faites à vif dans une réalité si terriblement proche sont de celles qui ravivent obscurément un des mythes les plus agissants et les plus rarement avoués de notre époque, celui de l'ange exterminateur. La chose se vérifie à tel point que, par l'effet d'une valorisation qui vraiment *va de soi*, il nous est très précisément impossible à distance de nous représenter ces jeunes gens autrement que sous un visage parfaitement rayonnant, d'une pureté incorruptible. »

(Julien Gracq, *Préférences*, Paris, José Corti, 1947.)

qu'un discours cosmétique ou d'autovalorisation. Pour qui travaille Abou Nidal aujourd'hui ? Ce fut d'abord l'Irak, puis la Syrie. La Libye ? L'Iran ? Pourquoi pas ? On a bien dit Israël et la CIA...

L'URSS, dans cette région, est logée à la même enseigne que les puissances régionales. Pas plus que celles-ci, elle ne peut créer de tels groupes *ex nihilo*, ni les manipuler durablement. Les professionnels occidentaux du renseignement connaissent bien l'horreur qu'éprouvent leurs homologues soviétiques pour les opérations simultanément à haut risque et incontrôlables. Manipuler à distance Abou Nidal, Carlos, le Jihad islamique, l'Asala ou les Fractions armées révolutionnaires libanaises me paraît être le prototype de l'action risquée au résultat imprévisible. Mieux vaut piéger un haut fonctionnaire « bourgeois » amateur de petites filles ou un moderne « Iznogoud » désireux de devenir Calife à la place du calife...

Pourquoi en France ?

L'Histoire : *Pourquoi cette soudaine irruption du terrorisme en France ?*

Xavier Raufer : Jusqu'en 1914, puis dans les années 1930, la France a surtout connu un terrorisme style « société secrète », à la russe. Avec

le FLN algérien et l'OAS de l'Algérie française, ce fut le tour du modèle irlandais. Tout cela correspondait à des situations politiques repérables : un sentiment d'impuissance face au parlementarisme dans les années 1900-1930, un sentiment national dans les années 1950-1960. Ensuite, reconnaissons-le, l'intensité du terrorisme baisse, malgré la persistance de foyers « armés » de type IRA en Bretagne, en Corse et au Pays Basque. L'intensité croît de nouveau et change d'amplitude avec l'attentat de la rue Copernic en 1980.

Outre ces deux modèles, le russe et l'irlandais, nous avons également affaire, aujourd'hui, à deux types de terrorisme. Le premier relève du modèle transnational, originaire du Moyen-Orient. Tout pays de la région méditerranéenne qui réoriente de façon brutale sa ligne diplomatique vis-à-vis du Moyen-Orient — dans un sens comme dans l'autre — s'expose à ce type d'attentats. C'est malheureusement un des éléments de la diplomatie. L'erreur consiste à croire que l'on pourra éviter d'y faire face. Avoir les moyens de sa diplomatie, cela signifie aussi savoir faire face au terrorisme sans céder à des sympathies naïves : aucun interlocuteur n'est vraiment fiable en la matière, puisque les groupes sont partiellement autonomes. La Libye elle-même, à supposer que nous

entretenions les meilleures relations avec elle, ne nous permettrait pas de faire l'économie de la vigilance antiterroriste.

Le second terrorisme relève du modèle nationaliste. Il va des Arméniens aux Basques, en passant par les Corses, les Antillais et les Bretons. Il peut devenir aussi meurtrier que l'autre : l'attentat d'Orly, perpétré par les Arméniens en 1983, a fait huit morts. Je pense qu'il connaît un sérieux regain du fait d'une mauvaise évaluation de son caractère psychologique. Le gouvernement issu de 1981 a cru que l'on pouvait négocier avec ces groupes comme on négocie avec un syndicat ou un parti représentatif. Il y a tout de même des nuances...

Comment lutter

L'Histoire : *Alors comment lutter ?*

Xavier Raufer : Boris Souvarine nous racontait souvent que, dans le Komintern, les éléments — ou les groupes — condamnés pour déviationnisme faisaient l'objet d'une procédure en trois temps, trois mouvements : manœuvrer, isoler, liquider. Cela suppose, notons-le, avant tout une volonté politique.

Manœuvrer : Il faut pénétrer la psychologie des terroristes, comprendre leurs réflexes, apprendre leurs « trucs ». Ce ne sont pas des déments. Ils ont une logique assez grossière, stable, sur laquelle les témoignages ne manquent pas. Pourquoi ce travail ? Pour anticiper les mouvements des terroristes, les précéder sur leur terrain, leur tendre des pièges efficaces.

Isoler : Cela signifie agir sur les communications de l'entité terroriste, sur son système d'information. Cela signifie aussi calmer certains intellectuels qui peuvent parfois se laisser aller à fournir des justifications idéologiques à des actes violents. Il faut savoir qu'un réseau terroriste comporte forcément toujours un nombre réduit de personnes. Action directe, par exemple, ne doit pas avoir plus de dix éléments dans la clandestinité complète. Mais ces terroristes bénéficient du soutien logistique d'un « vivier » dix à vingt

fois plus large. Les services chargés de la lutte antiterroriste doivent cerner cette mouvance, la pénétrer et la rendre progressivement impraticable au groupe clandestin.

Liquider : Cela consiste — dans les règles de l'État de droit — à mettre hors d'état de nuire les coupables d'actes de violence, grâce à des techniques qui doivent tenir plus de la micro-chirurgie que de la pêche au chalut. Une répression maladroite peut faire basculer de nombreux individus dans la clandestinité, et ressembler le « vivier » et le noyau central. On a eu un bon exemple de répression mesurée et précise avec l'arrestation des responsables de l'attentat d'Orly (8 morts, 50 blessés) durant l'été 1983, et ce, dans des délais record.

Reste l'opinion publique, si importante dans une démocratie. Il convient tout d'abord de ne pas l'affoler inutilement en inventant des conspirations mondiales, omniprésentes, toute-puissantes, au seul bénéfice de montages journalistiques ou propagandistes. Il faut ensuite l'informer, en termes mesurés, du péril qui la menace. Il faut enfin lui faire mesurer le prix à payer pour casser la volonté d'adversaires dont tout permet de constater, en cette fin de siècle, qu'ils ne renoncent pas aisément, et qu'ils disposent de moyens à long terme et à long rayon d'action.

(Propos recueillis par
Jean-Maurice de Montremy).

POUR EN SAVOIR PLUS

- Les *Souvenirs d'un terroriste* de Boris Savinkov ont été réédités en 1982 aux éditions Champ Libre.
- Xavier Raufer, *Terrorisme : maintenant la France ?* Paris, Garnier, 1982.
- Xavier Raufer, *Terrorisme, violence : réponses aux questions que tout le monde se pose*, Paris, Pauvert-Carrère, 1985.
- La revue « *Médiaspouvoirs* » (Bayard Presse, 35, rue Bayard, 75008 Paris) publie dans son n° 2 (1^{er} trimestre 1986) une étude que Xavier Raufer a consacré au « couple maudit » terrorisme-médias.